



CAMILLE ROUSCHMEYER

FAITS POUR S'ENTENDRE

NOUVELLES

Camille Rouschmeyer
UNE FEMME QUI ÉCRIT

© Edition Camille Rouschmeyer UNE FEMME QUI ECRIT
septembre 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.undefemmequiecrit.com

FAITS POUR S'ENTENDRE

« – Après tout, Hilda, dit-elle,
l'amour peut être merveilleux.
Quand on sent qu'on vit, qu'on est
au centre de la création. »

D.H. Lawrence
L'amant de lady Chatterley

Marie et la jalousie

Marie et Nathan viennent de sortir du magasin et marchent dans la rue. Elle lui parle, il ne l'écoute pas, il regarde de l'autre côté ; elle s'interrompt et scrute son visage de trois quarts, son grand œil bleu qui l'ignore. Curieuse de ce qui l'attire, elle tourne la tête dans la même direction que lui.

Et elle la voit.

Elle la reconnaît, c'est la vendeuse du magasin, celle qu'elle vient d'interroger sur les téléphones portables. Dans la même seconde, elle se retrouve envahie de douleur et de honte et c'est déjà trop tard, elle s'entend

poser la première question : *pourquoi* ? La première accusation. Il se défend, affirme qu'il a été surpris de la voir marcher sur le trottoir d'en face, à la même hauteur qu'eux, alors qu'ils viennent à peine de quitter le magasin.

Elle voudrait le croire, elle voudrait faire machine arrière, revenir à l'instant où elle lui parlait, où elle a constaté qu'il ne l'écoutait pas, où elle a observé son visage tourné vers l'autre côté de la rue ; elle voudrait avoir continué de parler, gaiement, légèrement, avoir vu son visage se pencher vers elle et ses yeux ne regarder qu'elle. Il n'aurait été distrait que quelques secondes, elle ne se serait même pas aperçue de cette brève absence. Au lieu de cela elle le harcèle de questions. *Elle te plaît ? Tu la trouves belle ?* Elle connaît déjà les réponses, mais elles ne lui servent à rien car elle ne les croit pas.

Elle SAIT que la jeune fille qui marche de l'autre côté lui plaît, elle SAIT qu'il l'a remarquée déjà dans le magasin, alors qu'elle l'interrogeait et qu'il intervenait de temps à autre pour lui poser à son tour une question. Dans le magasin, pourtant, elle s'était sentie forte, elle avait trouvé la jeune fille sûre d'elle, un peu aguicheuse, mais pas très jolie ; elle s'était rassurée.

Qu'elle a pu être stupide ! Elle n'y arrivera jamais, c'est perdu d'avance. Alors elle se laisse aller à la vague qui la submerge, et tout à coup elle n'en peut plus, elle le plante là et court, court de toutes ses forces, droit devant elle, des larmes plein les yeux, la gorge nouée, le cœur cognant contre ses côtes.

Il la rattrape, la serre de force dans ses bras.

Elle a si mal, les gens dans la rue les regardent, elle voudrait être à l'abri. Elle se dégage de son étreinte et lui dit qu'elle veut rentrer, elle lui abandonne sa main. Ils marchent à nouveau l'un à côté de l'autre, il lui parle, elle ne répond pas. Il est en colère et lui reproche sa réaction ; elle fait de son mieux, lui dit-elle, elle n'y arrive pas, c'est comme ça, elle n'y peut rien. Ils se taisent et continuent de marcher jusqu'à la voiture.

Ils roulent en silence.

La fureur la possède tout entière mais elle serre les dents et les poings, elle préfère attendre d'être en sécurité chez elle, il lui a bien dit qu'elle était chez elle. Et il l'a épousée, elle a réussi au moins ça. Pour le reste, tant pis. Elle a si souvent tenté de lui expliquer : la vague qui surgit, qui grandit et emporte tout sur son passage.

Il ne la comprend pas, il dit qu'il en est arrivé à un point où il redoute de se retrouver face à une femme, la

boulangère, une collègue de travail, une stagiaire, une vendeuse... toutes celles qu'il côtoie chaque jour. Il voudrait un monde sans femmes, dit-il. Pour qu'elle n'ait plus peur. Il l'aime à la folie, dit-il, il l'aimera toujours. C'est ce qu'il dit.

Elle voudrait tant le croire, mais comment est-ce possible ? Il l'a déjà dit à sa première femme, c'est forcé, il a déjà prononcé ces mots-là et il était sincère. Sinon comment pourrait-elle l'aimer ? S'est-elle trompée ? Elle aussi a fait la même chose, ils ont le même parcours : un premier mariage qui a duré vingt ans, des enfants.

Les filles de Marie sont venues pour le week-end. Elle les trouve belles, bien que son aînée lui paraisse très pâle et que sa cadette ait beaucoup grossi. Elle repousse l'heure de s'inquiéter et prend des photos d'elles sur l'herbe : Livia, une ride de concentration entre les sourcils, applique du rouge sur ses ongles de pied, tandis que Sandra, volubile et moqueuse, s'enduit de crème solaire. Elles sont magnifiques, jeunes, elles sont nées de sa chair et Marie n'en revient pas de leur beauté.

Toutes les trois rentrent à la maison, Marie demande à Nathan d'enregistrer les photos sur son ordinateur. Après le déjeuner ils les regardent ensemble. Marie en veut plusieurs pour ses parents, Livia et Sandra en choisissent plein, elles rient, elles trouvent les photos réussies. Nathan les imprime sur papier glacé, Marie le remercie et se presse quelques secondes contre lui.

Serge, l'ami de Livia, vient la chercher pour l'emmenager à la gare ; elle repart plus tôt à Paris. Elle leur dit au revoir, prend Marie dans ses bras et la serre contre elle en l'embrassant tendrement, puis la lâche et se tourne vers Nathan. Marie regarde Livia mettre les bras autour de son cou et l'embrasser, elle les contemple tous les deux, les jolis bras de sa fille enlaçant son cou, la bouche douce de sa fille se pressant sur sa joue barbue. Elle examine son visage ; il sourit à Livia. Elle ne sait quoi penser.

Elle accompagne Livia et Serge pour qu'ils puissent dire au revoir à Sandra qui est retournée au jardin parfaire son bronzage. Après leurs échanges de baisers et de paroles, elle étirent Livia et lui fait promettre qu'elle ira voir un médecin en rentrant. *Tu es si blanche, ce n'est pas normal.* Livia lui promet, l'air amusé. Serge renchérit : *Ta mère a raison.* Marie lui dit également au revoir, hésite à l'embrasser – il a le même âge qu'elle,

vingt ans de plus que Livia – et finalement le fait. Serge lui dit qu'il les invitera, Nathan et elle, pour un barbecue avant la fin des beaux jours.

Marie retourne voir Nathan, il est en train de découper les dernières photos. Elle le remercie encore et lui dit que Serge apportera les photos à Livia puisqu'il doit bientôt aller à Paris. Demain elle postera celles qu'elle a choisies pour ses parents. Quant aux photos de Sandra, elle descend au jardin les lui donner. Lorsqu'elle remonte, Nathan est toujours devant son ordinateur ; elle a envie de l'embrasser, se retient et va dans leur chambre, ouvre la fenêtre en pensant à l'étreinte de Livia donnée avec tant de charme et de tendresse. Trop.

Elle a honte de ses pensées, se dit qu'il est un homme. Elle sait qu'elle-même n'est pas totalement innocente : cette nuit, elle a rêvé que Serge la prenait dans ses bras, approchait sa bouche de la sienne ; elle lui résistait, elle n'aimait que Nathan. Pourtant, ce matin, elle s'est réveillée avec la honte et contrairement à son habitude elle ne lui a pas raconté son rêve.

Marie a découvert les vertus du silence. Les reproches, les accusations ou les questions ne sont plus de

mise puisqu'à l'abri de son enveloppe charnelle, elle aussi peut formuler toutes les pensées, comme lui lorsqu'il regarde une autre femme.

En ouvrant les yeux le lendemain, à cinq heures, Marie reste un long moment allongée, secrètement éveillée, puis elle se tourne vers Nathan, l'emboîte de son corps, effleure sa verge, à peine, suffisamment pour constater qu'il ne bande pas. Cela ne la rassure pas : il dort, il est loin d'elle, de toute façon. Elle finit par se lever, détaille son visage dans le miroir de la salle de bains, boit une gorgée d'eau, se recouche. Il se retourne, lui demande si tout va bien. Elle répond *Oui, ne t'inquiète pas*. Il pose une main sur son épaule et se rendort. Elle essaie de l'imiter, en vain. Sans faire de bruit elle se glisse hors du lit, prend ses vêtements, descend l'escalier et se faufile dans le garage. Elle l'entend qui se lève, le plancher craque sous ses pas. Vite, elle s'habille, ouvre la porte et s'enfuit.

Du temps passe. Quelques matins encore, la première pensée de Marie reste l'image de sa fille étreignant le

cou de Nathan de ses jolis bras ronds. Elle veut le lui dire, la honte l'en empêche. Alors elle se tait. Jusqu'à présent elle a agi, ou plutôt réagi, désormais elle attendra. Que la douleur et la honte disparaissent.

Mais s'il ne lui restait plus rien, après... si l'amour s'en allait avec la jalousie...

C'est le seul risque à courir.

* *
*
*